

« Je n'ai donc chouer »



Arne Quinze chez lui : « Cette maison, c'est le tipi, la famille, les amis ; c'est devenu un village. » © PIERRE-YVES THIENPONT.

mes fautes et à pouvoir avouer sans peur qu'on s'est trompé.

Le cinéaste Bouli Lanners nous a dit :
« On n'apprend pas aux parents comment faire quand leurs enfants sont à la dérive »...

J'ai cinq enfants, un fils de 28 ans, une fille de 27 ans, des jumeaux de 19 ans et ma fille de sept ans. Chez nous, il y a un endroit très important : le feu dans le jardin. Vers l'âge de trois ans, je leur apprend à faire du feu, de cette façon, ils apprennent la chaleur du feu, mais aussi le danger ! Les enfants ne nous appartiennent pas et il ne faut pas avoir peur de les laisser aller, tout en leur donnant des lignes de conduite : le respect pour l'environnement, le respect de l'autre... Mes enfants, je ne me demande pas s'ils vont devenir président, astronaute, fermier, pompier ou institutrice, du moment qu'ils sont heureux et qu'ils vivent. Parce que vivre, c'est un verbe : il y a très peu de gens qui vivent ou vont vivre.

Quand la famille n'est plus là et qu'on est dans la rue, il y a une autre famille, parfois plus importante que la vraie. Ce fut aussi une réalité pour vous ?

Absolument, j'ai rencontré des amis dans la rue, même si ce n'étaient pas des exemples que les parents souhaiteraient

forcément pour leurs enfants. C'est aussi grâce à eux, si j'ai aujourd'hui les pieds bien ancrés dans la terre et que je n'ai vraiment pas peur d'échouer. J'ai reçu des coups, j'en ai donné. J'ai un sac à dos bien rempli. Au début comme artiste, j'étais très endetté, les gens plus civilisés autour de moi, sortis de la rue, m'ont dit : « Arrête, tu vas te planter. » Mais j'ai toujours avancé, même si à un moment j'avais toutes les deux ou trois semaines des menuisiers qui venaient poser d'autres serrures. Je devais inventer de la nourriture quand il n'y avait rien. J'ai eu mon premier bébé à 21 ans et, à ce moment-là, j'ai créé des univers autour de mes enfants qui ne réalisaient pas vraiment qu'ils vivaient dans cette pauvreté. On ne partait pas en vacances. On n'avait pas les vêtements qu'il fallait, mais je n'ai jamais abandonné.

Emerveiller, c'est ça votre talent ?

Petit, dans le jardin de mon père, je construisais déjà mon monde à moi. Quand on est couché par terre dans la nature, on voit un autre monde, merveilleux, magique. Or nous, les hommes, on regarde souvent les autres d'en haut. Il faut que le gazon soit bien tondu. On a peur des herbes sauvages. Je pense qu'il faut être humble. Le paradis, il est ici : c'est la terre. Avec le décès de mon père,

j'ai retrouvé une immense sérénité. Il était mon meilleur ami, on se téléphonait chaque jour. Et puis, il a attrapé une maladie musculaire incurable, qui l'a fait littéralement rétrécir. Cet homme fort, beau, était devenu tout petit. Il ne pouvait plus parler mais montrait sa force avec ses yeux. Je lui ai tenu les mains jusqu'à la dernière seconde. J'ai appris beaucoup dans cette lutte qu'il m'a donné à voir. Quand les plantes commencent à faner, les hommes les coupent. Le monde a peur de cette « décadence ». Mais il ne faut pas avoir peur de la fin : c'est le chemin vers la fin qu'il faut embellir. C'est là qu'on doit apprendre à regarder. Et c'est tellement important de vivre en harmonie. Qu'est-ce qu'on fait avec cette seule vie qu'on a ?

Et vous, qu'aurez-vous fait de votre vie ?
Là, j'en suis presque à un tiers. J'ai 50 ans. J'ai encore 100 ans et tant de choses à vivre (il rit). Je suis tellement gourmand de la vie mais dans l'harmonie, pas pour la détruire. J'ai voyagé dans le monde entier, mais aujourd'hui, je suis également heureux dans mon propre jardin, où je peux apprécier et réfléchir à la beauté que la nature a à offrir.

Arne Quinze est l'invité de la Brafa Art Fair du 19 au 26 juin prochain à Brussels Expo/Heysel.

créer « Je suis un jardinier, je peins à l'instinct avec une liberté totale »

DA.CV. ET B.DX

Vous avez des modèles ? Des gens qui ont provoqué des déclics ?

Oui ! Le premier, c'est l'arbre. Quand vous êtes petit, l'arbre, c'est tout. On nous met tous entre quatre murs bien carrés, en béton, pour gagner le plus d'argent. Ce n'est pas humain, on nous pousse dans des boîtes, on crée la violence, la pauvreté, la solitude, la négativité. C'est tellement illogique. Et donc, pendant que mon père déversait les cadavres d'oiseaux, moi je construisais mes installations, mes « landmarks » dans les villes. C'est le même geste. On a un discours très positif. Mon père a toujours été très optimiste, même quand il voyait la nature et les animaux disparaître : la nature, à la fin, va gagner. C'est l'être humain qui perd. On est l'espèce la plus intelligente sur la planète mais on se comporte comme des irresponsables. Pourtant, je ne suis pas fâché. J'essaie de planter des semences dans la tête des gens pour créer un monde meilleur. Je ne pourrai jamais changer la planète, mais mon environnement, oui.

Avec des résultats ?

Je commence à être connu dans le monde. Je travaille à changer les villes. Mes installations publiques, ce n'est pas que de l'art et des sculptures. Je suis là pour recréer de l'humanité, reconnecter les gens. Pendant 30 ans, j'ai posé des installations éphémères. J'ai compris alors que les gens ont peur des changements. Quand on a mis nos installations, il y a eu des manifestations et des pétitions, et une fois qu'on les enlevait, c'était souvent les mêmes qui râlaient : le vide après était beaucoup plus important que le vide avant. C'est là où je plante la semence : les gens vont s'approprier leur ville et en faire quelque chose. Maintenant, les villes nous demandent des installations permanentes. Je ne veux pas terminer ma vie en étant l'artiste qui a créé des vides. On est en train de les remplir avec la connaissance qu'on a accumulée. J'ai aussi appris ce qu'il faut dans une ville, et surtout ce qu'il ne faut pas, lorsque j'étais dans la rue. Les choses ont changé, et je vois à certains endroits que la beauté gagne.

L'humain est important pour vous aussi. On le voit avec One World, un projet via lequel tous les gens se laissent des messages : l'œuvre dépasse l'artiste, en interaction avec le monde ?

Au plus je vis, au plus je prends de la distance. Je rencontre des gens extraordinaires mais en grandissant et en voyageant, je vois que l'humain n'apprend pas et que l'histoire se répète. Nous réalisons au nouveau Caire une installation de 160 mètres de long. Mais quand on voit le nouveau et l'ancien Caire, il n'y a pas de grandes différences. C'est tellement dommage. Le changement, pourtant, c'est possible. Je le vois ici. Mon gazon n'est pas tondu, on a planté 50.000 plantes, il y a une vie. C'est plein d'insectes, de papillons, d'abeilles. Et chez mes voisins, il n'y a presque rien...

Quels sont vos héros aujourd'hui ?

C'est surtout la jeune génération qui m'inspire, quand je vois ma fille de sept ans, qui apprend à l'école des valeurs différentes. Pour elle, jeter quelque chose par terre, c'est impossible. Avec cette génération, tu ne vas pas détruire la nature. Les tout jeunes sont mes grands héros pour demain. Eux sont en train de changer. Mais que c'est lent ! Les gens ont peur des changements. Donc ça prend des générations. Et pourtant, c'est facile de changer : il faut juste changer !

Mais vous, vous êtes né libre ?

Je ne sais pas. J'habite aussi entre quatre murs. Je lutte contre eux constamment. Le directeur du musée de Mons m'a montré l'évolution dans mon travail en suivant le cours d'une exposition. Dans la première salle, les œuvres de mes débuts étaient cloîtrées dans des vitrines, puis j'ai commencé à peindre sur les vitrines, puis les vitrines ont disparu pour faire place à de grands cadres très profonds autour de mes œuvres. Enfin, fini les cadres, je peignais sur les tableaux. Mais j'ai eu besoin de 25 ans pour sortir du cadre, en utilisant les énergies positives. Par l'optimisme, on peut obtenir des choses beaucoup plus vite qu'en se battant contre les règles.

Qu'est-ce qui vous a aidé ?

Mes yeux. Apprendre à voir, à observer. Les gens ne voient plus la beauté.

Ils l'achètent pourtant, c'est votre chance ?

Mais qu'est-ce qu'ils achètent ? Avec la plupart des collectionneurs, mes œuvres sont le départ d'une discussion et je crois que c'est ça qu'ils achètent : cette conversation, cette ouverture vers leur « jardin » - leur instinct, leur corps. Mon jardin, c'est mon labo. C'est ce qui m'inspire mais quand des collectionneurs viennent ici, j'essaie de leur montrer cette beauté.



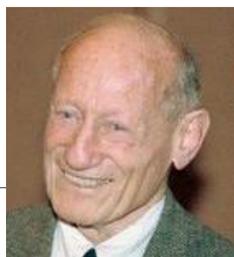
Je vois à certains endroits que la beauté gagne

”

Les impressionnistes sortaient peindre la nature et capturer la lumière. Moi, je collecte ces images dans mon cerveau. Je fais mes photos, mes films. Au fond, je suis un jardinier et je peins à l'instinct, avec une liberté totale. La force est dans la fragilité ou la fragilité dans la force. Ce que je montre à mes collectionneurs, c'est la vie dans la terre. Je la leur fais toucher avec leurs mains et ils commencent à comprendre que, derrière, c'est de la planète qu'il est question. Quand j'installe mes sculptures, on transforme souvent leur jardin. C'est presque devenu une grande partie de notre business, ces jardins. J'ai dû « rééduquer » un jardinier - car eux aussi sont très formatés. On se voit toutes les semaines, et on parle des plantes.

Etes-vous religieux ?

Je suis trop libre pour ça. Ma religion, c'est de vivre en harmonie avec soi-même et son environnement. Cela permet de recevoir beaucoup. Ma « religion », c'est aussi de créer. J'ai cette urgence. Je suis né comme ça. Pour moi, créer, c'est comme respirer. A trois ans, j'ai fait ma première sculpture, un hibou en terre cuite.



« Enfant, j'étais attiré par le commandant Cousteau ou le duo de volcanologues, Haroun Tazieff et Maurice Krafft (photos). Ces deux-là, c'était incroyable ! Je lisais chaque article que je trouvais sur eux. Ensuite, j'ai été fasciné par tout ce qui était asiatique. Dans les années 80, je plongeais dans les mangas. C'était très difficile à trouver à l'époque - c'était un peu de "l'underworld". Dans ma jeunesse, j'ai rencontré beaucoup de graffeurs, Lee, Mode 2, Futura 2000, j'ai peint avec eux. » © D.R.

« Ma connexion avec les peintres, c'est via les impressionnistes. Parce que je me suis toujours échappé vers la nature et en grandissant, j'ai commencé à voyager, à observer les villes. Je connaissais Bruxelles, une ville très minérale, et je me disais que Shanghai où j'ai eu mon studio, serait autre chose. Mais en arrivant là-bas, j'ai constaté que c'était pareil, Mexico, New York... même en Afrique : tout est construit de la même façon, sous l'influence des lobbies de promoteurs. » A ceux qui contestent son art, l'invité d'honneur de la Brafa répond : « On a exclu Monet des salons d'art, Andy Warhol, Basquiat n'étaient pas des artistes pour certains. 90 % de nos projets sont à l'étranger (avec, par exemple, le musée de Louisiane ou la Biennale de Venise), peu de gens les voient. Mais ça ne me touche pas. Monet n'était pas là pour plaire à tout le monde. Et maintenant, vous pouvez toujours essayer d'avoir un Monet. » © D.R.

ABONNÉS



Un texte inspirant à conseiller à nos lecteurs ? Arne Quinze sourit et renvoie vers sa première source d'inspiration lorsqu'il était enfant : les arbres, ses amis (ici le saule, son préféré). Ceux qui étaient au bout de son jardin, ou les séquoias géants, ces monuments millénaires, les plus grands du monde, qu'il est allé voir avec son père à toutes les saisons en Californie. Sa recommandation ? « Utiliser ses yeux, apprendre à vraiment voir la beauté, à regarder, à observer. Cela rend libre. »

